

Masculinités : état des lieux

ONT PARTICIPÉ À CET OUVRAGE

Pierre Ancet
Sylvie Ayrat
Sylvie Bourdet-Loubère
Jérôme Carrié
Christine Castelain-Meunier
Annie Devault
Emmanuel Gratton
Thomas Guenichon
Serge Hefez
Françoise Hopker-Azemar
Bernard Lafargue
Michel Lehmann
Henri Le Priault
Marc Perrenoud
Jean-Michel Pugnère
Yves Raibaud
André Rauch
Véronique Rouyer
Nadège Séverac
Gilles Tremblay

Sous la direction de
Daniel Welzer-Lang
et Chantal Zaouche Gaudron

Masculinités : état des lieux

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration de la couverture :
Jérôme Carrié, vue de l'exposition Profond miroir/La silhouette,
21 octobre-6 novembre 2009, CIAM,
Fabrique culturelle de l'université Toulouse 2-Le Mirail.

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3114-3
Première édition © Éditions érès 2011
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

| | |
|--|---|
| Introduction. Pour approfondir débats et recherches sur le genre <i>Daniel Welzer-Lang et Chantal Zaouche Gaudron</i> | 7 |
|--|---|

PARTIE 1

Les hommes, les mecs, les pères, les garçons...

| | |
|---|----|
| Masculinités et « mobilité des identités » dans une société en transition <i>Christine Castelain-Meunier</i> | 27 |
| Débattre des hommes, étudier les hommes et intervenir auprès des hommes dans une perspective de genre <i>Daniel Welzer-Lang</i> | 41 |
| Quelques pistes d'historien sur le masculin <i>André Rauch</i> | 55 |
| Au nom du père <i>Serge Hefez</i> | 69 |
| Dialectique du genre et de la parentalité <i>Véronique Rouyer</i> | 79 |

PARTIE 2
Les politiques sexuelles et leurs effets

| | |
|---|-----|
| Identité et sexualité chez Michel Foucault <i>Pierre Ancet</i> | 93 |
| L'affranchissement d'une controverse identitaire : gays et pères <i>Emmanuel Gratton</i> | 103 |
| Attirance sexuelle, suicidalité et homophobie intériorisée <i>Sylvie Bourdet-Loubère et Jean-Michel Pugnière</i> | 113 |

PARTIE 3
Art et langage : territoire et transgression du genre

| | |
|---|-----|
| La voix du masculin : du castrat au ténor <i>Michel Lehmann</i> | 125 |
| Les musicos et la masculinité <i>Marc Perrenoud</i> | 137 |
| De nouveaux modèles de virilité : musiques actuelles et cultures urbaines <i>Yves Raibaud</i> | 149 |
| Mirer le genre dans le travestissement : le flou identitaire dans l'art contemporain <i>Jérôme Carrié</i> | 163 |
| Mélancolie ou euphorie du trouble dans le genre ? <i>Bernard Lafargue</i> | 175 |
| Genres et langages <i>Henri Le Priault</i> | 187 |

PARTIE 4
Intervenir auprès des hommes

| | |
|---|-----|
| La santé des hommes au Québec <i>Annie Devault</i> | 199 |
| Les garçons et l'école : des ponts à établir <i>Gilles Tremblay</i> | 211 |
| La prison et ses hommes <i>Thomas Guenichon</i> | 223 |
| L'appareil punitif scolaire, vecteur de construction de l'identité masculine <i>Sylvie Ayral</i> | 233 |
| De la difficulté des hommes à vivre les protocoles de l'aide médicale à la procréation <i>Françoise Hopker-Azemar</i> | 245 |
| Hommes auteurs de violence conjugale : le pari de l'émancipation <i>Nadège Séverac</i> | 255 |

*Daniel Welzer-Lang
Chantal Zaouche Gaudron*

Introduction

Pour approfondir débats et recherches sur le genre

Depuis de nombreuses années, les études sur « le genre » se sont enrichies de multiples thématiques qui analysent les situations des femmes, leurs pratiques, places et rôles, la domination qu'elles subissaient et subissent comme autant d'objets d'étude¹. Ces acquis s'avèrent essentiels dans la compréhension des transformations fondamentales que vivent nos sociétés modernes. Or, force est de constater le peu de travaux spécifiques sur les hommes et le masculin, leurs diversités sociales, leurs orientations sexuelles, les différentes positions qu'ils occupent dans les sphères publique et privée, et les conséquences que cela produit en termes de vécus individuels et/ou collectifs.

Le premier objectif du séminaire de l'École doctorale sur « Les hommes et le masculin », que nous avons animé à l'université Toulouse 2-Le Mirail entre 2005 et 2010, a été d'offrir un cadre multidisciplinaire dans lequel différentes études sur les hommes et le masculin pouvaient être proposées, débattues, et bénéficier à toutes et tous : chercheurs, enseignants, doctorants et étudiants appartenant à diverses disciplines et sous-disciplines.

Un autre constat relève du cloisonnement disciplinaire des études sur les hommes et le masculin. Sociologues, anthropologues, psychologues, spécialistes de l'art, intervenant(e)s sociaux, politologues... qui traitent des hommes et du masculin communiquent peu entre eux, voire pas du tout. De ce fait, le deuxième objectif visé dans le contexte de ce séminaire était de construire un cadre épistémologique ou tout au moins un référentiel commun sur le genre

1. C. Zaouche Gaudron, A. Jouve et M. Debats (sous la direction de), « Les violences conjugales », *Empan*, n° 73, 2009.

qui intègre les différents paradigmes que sous-tendent nos disciplines en sciences humaines et sociales. Le genre pourrait être alors défini comme l'ensemble des travaux qui s'intéressent aux filles, aux femmes, aux garçons, aux hommes, aux identités socio-sexuées, aux sexualités, dans tous les domaines et trajectoires de vie. Les transformations produites par les hommes et les femmes de la société civile modifient de façon importante nos manières de vivre et de penser la reproduction humaine, les rapports entre sexualités et modes de vie, la notion de sujet lui-même.

Enfin, pour les spécialistes qui abordent les hommes et le masculin, un autre constat s'impose. Nous manquons aujourd'hui de méthodologies et d'outils pour approfondir les différentes questions auxquelles nous sommes confrontés : homoparentalités, transgenralités, résistances masculines au changement ou productions masculines de changements, constructions genrées des corps et des pratiques sociales, etc. Le dernier objectif que nous poursuivions était une mise en réflexion et une mise en débat des méthodes et des méthodologies afin d'essayer d'avancer dans la déconstruction/construction du genre comme problématique commune et pluridisciplinaire.

Un séminaire provocateur ?

Si l'université Toulouse 2-Le Mirail peut se féliciter d'avoir publié des travaux pionniers en la matière², les hommes et le masculin sont et restent encore, en grande partie, un impensé de la réflexion critique sur le genre et ses constructions hiérarchisées, que la hiérarchie concerne la domination masculine sur les femmes ou la construction homophobe des rapports entre hommes. Tout se passe comme si vouloir étudier l'autre face, voire les deux faces des rapports sociaux de sexe, de genre et leur interdépendance était impossible d'un point de vue scientifique. La qualité des articles publiés ici interrogera peut-être celles et ceux qui confondent critiques sociales et ontologie du masculin, celles et ceux qui ne veulent, ou ne peuvent imaginer les hommes que comme un groupe (ou une classe) d'objets incapables de s'adapter aux nouvelles donnes du genre créées par des mouvements sociaux très divers (auxquels ont toujours participé et participent encore des hommes), celles et ceux qui réduisent le masculin à ses fondements violents et sexistes ou encore à l'étiquette erronée de masculiniste³.

2. Voir ainsi D. Welzer-Lang (sous la direction de), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, PUM, 2000.

3. Après avoir été un terme regroupant les analyses des hommes antisexistes avant 1990, ce mot est aujourd'hui utilisé pour décrire et dénoncer analyses et actions d'hommes s'opposant à l'égalité de genre, en particulier aux féministes.

Quoi qu'il en soit, la diversité et la richesse des textes présentés montrent la pertinence d'avoir ouvert un tel séminaire dans le cadre des Écoles doctorales et de vouloir le poursuivre par la parution de cet ouvrage.

Interdisciplinarité ?

On a beaucoup glosé sur l'interdisciplinarité, le travail en commun à réaliser entre les disciplines. Dès la mise en œuvre de ce séminaire, nous en connaissons pourtant les difficultés, notamment celles observées de façon récurrente entre la psychologie et la sociologie qui sont, pour l'une et l'autre, nos disciplines d'appartenance. Parmi les difficultés le plus facilement repérables, certaines tiennent aux essais de débats entre disciplines, toutes plus promptes les unes et les autres à se penser centrales, prioritaires, devant constituer l'ossature principale de l'interdisciplinarité soi-disant recherchée. Faut-il privilégier l'analyse centripète individuelle, parfois même individualisante, ou le regard centrifuge qui préfère étudier les déterminismes sociaux, analyser et comprendre les marges de manœuvre des « agents » ou des « acteurs » ? La visée souhaitée consiste à dépasser le clivage apparent (même s'il est peut-être réel) pour enrichir chaque champ disciplinaire en s'appropriant les lignes de convergence, tout en acceptant les possibles nœuds de divergence, ou faire des lieux de désaccords ou d'incompréhension mutuelle une instance de mise en débat. Il ne s'agit pas de combler les fossés mais de comprendre de quoi ils sont faits, il ne s'agit pas d'ignorer tels ou tels théories, concepts, processus, il s'agit d'approfondir ce qui a déjà été analysé dans chaque discipline, de cerner les points de désaccord, les positions de convergence sinon de complémentarité des notions, des concepts, des processus à l'œuvre, pour éventuellement construire des passerelles, même fragiles, entre les connaissances scientifiques issues de chaque discipline et sous-discipline.

Ainsi, au-delà du pivot central constitué par la sociologie et la psychologie, lors de ce séminaire, pour poursuivre ce débat scientifique et sociétal sur les hommes et le masculin, ont été aussi conviés l'histoire, les arts plastiques et les sciences de l'art, la linguistique, la philosophie, les sciences médicales, la psychanalyse, la géographie.

Un débat en cours et en perspective

En sociologie, ce n'est pas le premier livre collectif sur les « masculinités ». Pour mémoire, l'un de nous⁴ avait déjà coordonné deux ouvrages qui traitaient

4. D. Welzer-Lang, J.-P. Filiod (sous la direction de), *Des hommes et du masculin*, CEFUP-CREA, Presses universitaires de Lyon, 1992 ; D. Welzer-Lang (sous la direction de), *Nouvelles approches des hommes*, *op. cit.*

de ce thème. Dans ces premiers tomes, pionniers en France, étaient édités des textes de sociologues français et étrangers proposant un cadre épistémologique, des analyses théoriques, pour l'étude des hommes et du masculin. Souvent centrés sur les rapports sociaux de sexe, l'émergence de la question gaie et de la diversité sexuelle, l'omniprésence de la violence masculine (largement contestée à l'époque dans le monde académique), les articles abordaient la question du « comment et quels intérêts d'étudier les hommes ? » Plus d'une dizaine d'années plus tard, la situation des hommes et des femmes a changé, comme la place de telles études dans les universités. Le genre est devenu omniprésent dans les agendas académiques. Même si, comme l'explique Welzer-Lang (1992, *op. cit.*), par une forme particulière d'androcentrisme⁵, les travaux centrés spécifiquement sur le masculin sont encore largement minoritaires, et parfois déconsidérés.

Pour ce qui concerne la psychologie du développement, la problématique des hommes et du masculin n'a été que peu abordée en tant que telle, mais, surtout, cette sous-discipline ne bénéficie pas, au plan théorique, des importants travaux réalisés en sociologie tels que les *men's studies*. Pour autant, les objets de recherche, quoique moins ciblés (tout au moins apparemment), interpellent aussi cette problématique⁶. En effet, que la question se pose sur la

5. Pour mémoire, l'androcentrisme a été défini par Nicole-Claude Mathieu comme : « Un biais théorique et idéologique qui se centre principalement et parfois exclusivement sur les sujets hommes (*male subjects*) et sur les rapports qui sont établis entre eux. Dans les sciences sociales, cela signifie la tendance à exclure les femmes des études historiques et sociologiques et à accorder une attention inadéquate aux rapports sociaux dans lesquels elles sont situées » (N.-C. Mathieu, « Quand céder n'est pas consentir, des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie », dans *L'arraisonnement des femmes, essais en anthropologie des sexes*, Paris, EHESS, 1985, p. 169-245). Cela induit : « La [...] non-considération des rapports sociaux dans lesquels les agents femmes sont impliqués [...] certains rapports sociaux cruciaux sont mal identifiés et d'autre pas identifiés du tout. Cela [...] pervertit nécessairement les arguments avancés quant aux caractéristiques générales de la formation (sociale et économique) en cause. » Définition à laquelle, en 1992, Marie-France Pichevin ajoutait, dans la préface du livre *Des hommes et du masculin* (CEFUP-CREA, Presses universitaires de Lyon, p. 7-11.) : « ... L'androcentrisme consiste aussi à participer d'une mystification collective visant, pour les hommes, à se centrer sur les activités extérieures, les luttes de pouvoir, la concurrence, les lieux, places et activités où ils sont en interaction (réelle, virtuelle ou imaginaire) avec des femmes, en minorant, ou en cachant, les modes de construction du masculin et les rapports réels entre eux. »

Sans doute aurons-nous également bientôt à redéfinir ce biais fort actuel que l'on peut qualifier de gynocentrisme ou de maternalisme, qui consiste à se centrer exclusivement sur les femmes et/ou le féminin, et à occulter les rapports sociaux qui construisent aussi le masculin. Dans cet ouvrage, Daniel Welzer-Lang actualise cette notion en l'élargissant aux travaux qui, en invoquant le féminisme, refusent de déconstruire le masculin comme constitutif du genre.

6. C. Zaouche Gaudron (sous la direction de), *La problématique paternelle*, Toulouse, érès, 2001 ; « Paternité(s) : pluralité et singularité », dans B. Schneider (sous la direction de), *Enfant en développement, famille et handicaps*, Toulouse, érès, 2006, p. 87-97.

façon dont un enfant devient un garçon ou une fille de sa culture d'appartenance⁷), qu'elle cherche à déterminer l'origine biologique, sociale ou psychologique de l'identité de genre⁸ ou encore qu'elle tente de mieux comprendre comment un homme devient père et une femme mère dans les familles dites ordinaires et moins ordinaires (homoparentale, recomposée, en résidence alternée...), cela indique que les hommes et le masculin sont bien au cœur de plusieurs interrogations. La question même de la différence, qu'elle soit d'origine ethnique, religieuse, culturelle ou genrée, apparaît comme un enjeu psychologique fondamental dans la construction du sujet⁹ et dans les rapports qu'il entretient avec des autrui tout aussi genrés. Les difficultés qui persistent dans ce champ disciplinaire résident notamment dans le fait que sont examinées les différences et les ressemblances entre les deux sexes, mais l'écart entre ces différences/ ressemblances et la représentation que le sujet s'en fait ne sont pas toujours analysés. Autrement dit, on compare des filles et des garçons, on compare des adolescents et des adolescentes, des pères et des mères, et la dichotomie bio-physiologique apparaît déterminante dans la façon dont on appréhende cet objet de recherche, dichotomie qui se double de celle relative au rapport dominant-dominé dans lequel le masculin persiste à être considéré comme la norme implicite de référence.

La plupart des recherches actuelles en sciences sociales mettent l'accent sur le croisement auquel sont confrontés individuellement et collectivement les hommes. Ils vacillent, hésitent entre des changements qui acceptent les transformations des privilèges produits par la domination masculine ou la mise en place de résistances (masculines) aux changements, avec le risque de voir les femmes servir de cibles et d'exutoires à ces refus de transformations égalitaires du genre. L'enjeu du séminaire toulousain sur les hommes et le masculin se situe aussi dans ce moment historique auquel les hommes sont confrontés. Comment réagissent-ils ? Quels sont les termes du débat pour chaque homme, chaque père, chaque amant, chaque collègue au travail ?

7. P. Tap et C. Zaouche Gaudron, « Identités de genre, socialisation et développement de la personne », dans Y. Lemel et B. Roudet (sous la direction de), *Filles et garçons jusqu'à l'adolescence. Socialisations différentielles, Actes du Colloque de l'Institut de la jeunesse et de l'éducation populaire*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 25-56.

C. Zaouche Gaudron et J. Le Camus, « La relation père-enfant dans la construction de l'identité sexuée », dans O. Lescarret et M. de Léonardis (sous la direction de), *Séparation des sexes et compétences*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 21-41.

8. C. Zaouche Gaudron, « Le rôle du père dans la construction de l'identité sexuée », dans J. Le Camus, F. Labrell et C. Zaouche Gaudron, *Le rôle du père dans le développement du jeune enfant*, Paris, Nathan université, 1997.

9. C. Zaouche Gaudron, « L'intersubjectivité sexuée », dans M. Dugnat (sous la direction de), *Féminin, masculin, bébé*, Toulouse, érès, 2011.

Rappelons-le, si les spécialistes des sciences sociales sont régulièrement interpellé(e)s sur ces questions, remarquons le peu de recherches disponibles pour y répondre et en tout cas, le peu de travaux qui quittent la voie exclusive de l'analyse d'une domination qui se reproduirait à l'identique. Soulignons aussi le peu d'outils théoriques et conceptuels, voire le déficit d'études sur le genre dans certaines disciplines pour accompagner nos réflexions.

Les hommes, les mecs, les garçons et les pères...

Cinq articles ouvrent cette première partie. Christine Castelain-Meunier et Daniel Welzer-Lang pour la sociologie, André Rauch pour l'histoire, Serge Hefez et Véronique Rouyer respectivement pour la psychanalyse et la psychologie. Chaque auteur(e) souligne la période particulière où en est sa discipline quant à la prise en compte des masculinités. André Rauch signale d'ailleurs d'autres livres qui, dans son domaine d'expertise, se sont centrés, après l'histoire des femmes, sur l'histoire des hommes. Plus globalement, comme le rappellent ces auteurs, nous sommes dans une période historique et anthropologique particulière. Nos sociétés doivent être considérées comme des « sociétés en transition » où la progression de l'individualisme, la capacité à construire sa subjectivité croisent l'évolution des relations entre hommes et femmes ; les luttes contre la domination masculine, et le risque pour les individus de devenir des « denrées périssables¹⁰ », sont parties prenantes de ce que Castelain-Meunier nomme la « mobilité des identités ». Et chacun(e) de ces chercheur(e)s, en illustrant son propos d'exemples issus de ses propres recherches, propose un cadre pour aborder les « métamorphoses du masculin », les résistances masculines au changement ou au contraire les avancées concrètes réalisées par des hommes pris comme des êtres sexués et genrés.

Christine Castelain-Meunier, à travers les pères au foyer d'une part, les mails sur la sexualité d'autre part, montre ainsi les tensions générées par des préoccupations référées à l'adhésion à des normes et l'envie de s'en émanciper, tout en cherchant à préserver son équilibre identitaire et la qualité des liens intimes et sociaux. Prenant en exemple le double standard asymétrique sur le propre et le rangé et la sexualité en exemple, Daniel Welzer-Lang développe un cadre méthodologique et épistémologique pour les études critiques sur les masculinités, la déconstruction du masculin hégémonique, pilier de l'ordre de genre hétéronormatif. Il propose d'articuler les différents niveaux d'analyse, les

10. Z. Bauman, *La vie liquide*, Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2006.

diverses « matrices de virilité » mises en place par les socialisations, et les effets et pratiques mondialisés de ces masculinités hégémoniques¹¹. André Rauch, tel un archéologue, propose l'étude des lieux, rituels et cérémonies, et actions qui fondent le masculin. Il nous livre ici quelques illustrations, dont la boxe, la guerre, la violence de la passion amoureuse, qui sont autant de moments à saisir pour construire l'histoire des masculinités, y compris dans ce qu'elles laissent voir de la peur de la menace des femmes. Serge Hefez examine les décalages actuels entre le papa ou le père (avec un petit « p »), membre d'un couple moderne, égalitaire, et le Père, représentant de l'Ordre symbolique naturalisé, représentant Dieu, le Roi, et symbolisant la domination masculine aujourd'hui contestée. L'autorité ne vient plus du ciel : il faut la négocier, la partager, la faire évoluer. Cela n'empêche pas les souffrances des pères, qui s'estiment parfois non reconnus ou dépossédés. Ni les difficultés pour adapter les lois à ce nouvel équilibre où coexistent familles classiques, recomposées ou à architecture nouvelle (homoparentalité, monoparentalité...). Véronique Rouyer nous rappelle aussi les difficiles adaptations des rôles de père et mère à l'égalité. Comme Élisabeth Badinter¹², elle pointe les risques actuels de réessentialisation et de naturalisation du social, la confusion entre équité (ressentie) et égalité réalisée. Et surtout, au vu du réel décalage dans le nombre de travaux qui utilisent l'analyse de genre en psychologie et en sociologie et les théories qui les sous-tendent, on risque d'oublier l'élément essentiel que représente la part active du sujet dans son développement (Zaouche Gaudron, 1997, *op. cit.*). Autrement dit, entre biologie et socialisation, la dimension psychologique est bien souvent occultée.

Les politiques sexuelles et leurs effets

Comme l'explique Maurice Godelier, la sexualité est un concentré de social¹³. Trois articles abordent les politiques sexuelles. Pierre Ancelet, philosophe, nous propose une salutaire (re)lecture de Michel Foucault en se demandant quels seraient les caractères propres à l'identité masculine pour le philosophe. Et plus loin, bien sûr, qu'est-ce que l'identité, genrée, sexuelle ? Qu'en est-il des rapports entre sexe et plaisirs ? Les identités ne sont jamais que des stabilités momentanées au sein d'une sexualité à entendre comme création renouvelée. Pour Foucault, il n'existe pas de sexualité comme fonction naturelle, mais comme fonction physiologique indissolublement mêlée à

11. R.W. Connell, *Masculinities*, Saint-Leonards, Allen & Unwin, 1995.

12. É. Badinter, *Fausse route*, Paris, Odile Jacob, 2003.

13. M. Godelier, « Qu'est-ce qu'un acte sexuel ? », *Revue internationale de psychopathologie*, n° 19, 1995, p. 351-382.

ce qu'il nomme le « dispositif de sexualité ». Notre attention doit donc se porter sur cette notion de dispositif et sur le type de pouvoir qui lui est lié. Cela d'autant plus que la quête de l'« identité sexuelle » se situe elle aussi au sein du discours appartenant à ce dispositif. Le sujet ainsi assujéti par le pouvoir, en particulier les bio-pouvoirs, est toujours un sujet libre, relais involontaire des normes. C'est dans l'ordre de cette innovation qu'interviennent la déssexualisation des plaisirs dans le sadomasochisme et l'amitié intense entre deux personnes. Et, quitte à paraître iconoclaste, Pierre Ancet s'interroge sur comment penser le « toujours plus de plaisirs... » à l'aune de la société libérale.

L'article d'Emmanuel Gratton sur l'homoparentalité est un bel exemple de posture métisse qui associe une mutation sociétale irrémédiable (n'en déplaise aux caciques d'un Ordre divin et naturaliste) et ses effets sur les hommes, les enfants et leur entourage – eux-mêmes producteurs de cette transformation. On mesure ici l'intérêt de se centrer non seulement sur les segments de population que la société (et les sciences sociales) a assignés aux marges du système social, mais aussi sur les enjeux sociaux et leurs effets sur l'individu. Dans le même élan, on observe l'absurdité d'opposer sociologie, qui serait « politique », génératrice d'évolutions sociales, et psychologie, considérée comme forcément réactionnaire.

Sylvie Bourdet-Loubère et Jean-Michel Pugnière reviennent dans leur article sur une controverse actuelle et un non-dit courant des sciences humaines franco-françaises : le suicide des homosexuels. Les auteur(e)s rappellent d'abord les chiffres catastrophiques puisés dans la littérature scientifique, puis présentent leurs propres études qualitatives, réalisées sur un échantillon de 194 adolescents-jeunes adultes scolarisés, de sexe masculin pour l'une, et auprès de 210 jeunes hommes âgés de 18-26 ans pour l'autre. Le constat est similaire. D'où deux questions centrales : quelles stratégies de prévention mettre en place ? Comment prévenir le risque suicidaire sans aborder l'« homophobie intériorisée », qui représente la principale cause de suicide pour nos collègues ? Et une autre question que l'on peut poser aux sciences sociales et à nos disciplines : pourquoi ce silence sur le suicide des jeunes garçons attirés par d'autres garçons ? Faut-il parler d'homophobie institutionnelle ? D'influence de la morale judéo-chrétienne ? Ou *in fine*, s'interroger sur l'hétéronormativité toujours actuelle des sciences sociales, constitutive de nos savoirs académiques ? En tout cas, là aussi les études sur les masculinités servent de révélateur à nos sociétés.

Art et langage : territoire et transgression du genre

Trois articles explorent la musique et son monde, et nous montrent, s'il fallait encore s'en convaincre, comment les « masculinités » francophones

commencent à s'immiscer au plus près de ce qui constitue les territoires masculins, les poches, les lieux d'élaboration et de consolidation de l'identité masculine ; bref, des espaces de la maison-des-hommes¹⁴. Le dernier propose de s'interroger sur cette question centrale : le genre est-il donné ou se donne-t-il à travers des représentations des univers de discours ?

Michel Lehmann ouvre le bal en proposant une lecture musicale de l'identité genrée de la voix. Il interroge la voix du masculin à travers les deux identités vocales que sont le ténor et le castrat, et expose tout autant les champs émotionnels des XVIII^e et XIX^e siècles que les contextes sociohistoriques dans lesquels ils se situent. Il analyse ainsi finement l'articulation identitaire réalisée, pour le ténor, entre les « trois "supports" signifiants que sont le personnage, la voix et le corps sexué du chanteur », et l'impossible triangulation chez le castrat. Pour cet auteur, c'est bien la voix qui construit le genre et la musique en tant que telle ne peut que se signifier « au nom du masculin ». Marc Perrenoud, « musico » lui-même, décrit par le détail le métier et le monde des musicos. On découvre alors des pratiques ordinaires, banales, où 90 % des personnes sur scène sont des hommes. Et quand ce sont des femmes, elles sont souvent renvoyées à un statut de bassiste, non techniciennes et non virtuoses. Les rares exceptions sont alors des femmes qui réfèrent à des êtres ambigus, « comme le chaman socialisé dans un genre opposé à son sexe », des faire-valoir commerciaux des hommes, nous dit notre collègue.

Yves Raibaud nous propose une double réflexion. Genrer notre regard sur des pratiques culturelles en acceptant l'évidence : musiques rock, actuelles et parcs de skate sont des territoires essentiellement masculins : 85 % d'hommes pour les pratiques de musiques actuelles, jusqu'à 100 % dans les skate-parcs et city-stades (personnels et responsables compris). Le déni des responsables et élu(e)s n'y change rien. Mais plus loin, le géographe essaie d'en comprendre le présupposé, qui est de canaliser la violence des garçons dans des espaces d'expression. En ce sens, le « quartier » devient ainsi le lieu symbolique de la reproduction des attitudes viriles, de même que l'analyse de ces espaces donne également accès aux discours produits sur les banlieues. On voit comment les cultures urbaines peuvent fonctionner, en bout de chaîne, comme opérateur hiérarchique non seulement de genre mais aussi de « race ». Dans ces conditions, ce qui est généralement présenté comme une politique publique tolérante et progressiste pourrait aussi bien être analysé comme participant au contraire d'une « logique de l'exclusion », la mise en place d'un contrôle culturel symbolique des quartiers agissant de façon impensée dans le sens du maintien des rapports de domination de genre et de « race » à l'intérieur d'espaces prescrits.

14. D. Welzer-Lang, *Les hommes aussi changent*, Paris, Payot, 2004.

L'article de Jérôme Carrié, artiste plasticien, dévoile comment l'art peut précéder largement les interrogations des sciences sociales, et en même temps alimenter les débats actuels. Son propos se situe au-delà des pratiques telles que le travestissement, le transgendarisme, le *queer*, devenues dans le champ de la création contemporaine un large terrain d'expérimentation où les artistes mettent en relief construction et déconstruction du genre. À partir des grands artistes du « transgenre » comme Duchamp, Molinier, Man Ray ou plus récemment Maria Friberg, Jérôme Carrié amène, à travers sa pratique artistique, une définition redéfinie, voire in-définie, des catégories de sexe et de genre, qui seraient dépassables dans et par les œuvres d'art. À la lecture de son article, et en voyant aujourd'hui la profusion de travaux artistiques qui questionnent nos prisons du genre, on ressent encore davantage l'indigence des sciences sociales sur ces questions.

Bernard Lafargue, en esthéticien, par-delà la problématique néo-*queer*, largement assagie et banalisée aujourd'hui dans les sciences sociales francophones, interroge la mélancolie, la passion fondamentale du sujet, développée par les dernières productions de Judith Butler, en nous proposant de nous déprendre de la prison dorée du sujet sexué/genré, pour nous risquer à vivre « hors de nous » ; dans un état que l'érotisme transgenre de Duchamp désigne comme celui d'« une euphorie constante ». Plaidoyer pour un Éros labile, cet article invite aussi à ouvrir le mental des chercheur(e)s en acceptant d'intégrer la création comme forme sensible, médiation, de l'imaginaire et du réel.

Concluant cette troisième partie, Henri Le Priault propose, à partir de nombreux exemples issus notamment des langues francophone et anglophone, d'aborder l'analyse du genre dans une langue naturelle spécifique, dans un sociolecte, voire dans un idiolecte particulier. À travers cette contribution de la linguistique à la psycho-sociologie du genre, il explore la place du genre et sa construction, en précisant quels genres – masculin, féminin, neutre, sans genre, à deux, trois genres (ou plus !) – peuplent nos langues et nos univers de discours. Cette balade dans les langages genrés nous permet de comprendre que la langue a besoin de repères pour pouvoir dériver.

Intervenir auprès des hommes

Comme dans de nombreux domaines de l'intervention sociale, le Québec est pionnier quant aux réflexions sur les masculinités sur le bateau francophone. On ne s'étonnera donc pas de trouver ici plusieurs contributions évoquant les travaux des membres de l'équipe « Masculinités et société » du CRI-VIFF (Centre de recherche et d'intervention en violence familiale et violence faite aux femmes). Depuis longtemps, déjà plus de trente années, les collègues québécois et

québécoises ont su dépasser les apparents clivages entre analyses et interventions qui concernent les femmes d'une part, les hommes d'autre part.

Pourtant, malgré ce bouillonnement influencé par les États-Unis voisins, la santé globale des hommes a fait l'objet de peu d'études. L'enquête présentée ici par Annie Devault est la première du genre au Québec. Elle a été dirigée par Gilles Tremblay et Richard Cloutier, et ce travail a aussi alimenté le « rapport Rondeau », déjà connu en France¹⁵. Cette recherche se voulait descriptive et comparative avec l'état de santé des femmes. Cette monographie sur la santé des hommes a été réalisée à partir de l'Enquête sociale et de santé (1998) auprès d'un échantillon d'hommes (n = 14 894) et de femmes (n = 15 492). Les hommes en situation de vulnérabilité, le rapport des hommes au travail et le soutien en provenance de services psychosociaux sont les thématiques centrales de cette contribution. Les données présentées suggèrent une réflexion distincte selon que l'on réfère à la santé des hommes en général ou à celle des hommes plus vulnérables, c'est-à-dire les jeunes, les sans-emploi, les moins scolarisés et les plus pauvres. Les résultats confirment les premières analyses réalisées par les théoriciens de la condition masculine¹⁶.

Gilles Tremblay présente une recherche-action qui a visé à répondre aux effets délétères des attitudes viriles décrites par Annie Devault. D'emblée, il nous situe au cœur du débat idéologique ayant cours au Québec ces dernières années sur l'intervention sociale auprès des hommes. S'opposent les tenants d'une position que l'on peut qualifier d'antiféministe, pour qui la situation catastrophique des garçons à l'école est le produit des revendications féministes, et les tenants d'une autre position extrême, dite antimasculiniste, qui nient que les difficultés scolaires des garçons constituent un problème social, mais pensent qu'elles sont liées à un problème psychologique, à un manque d'effort des garçons pour les tâches scolaires. Parler des problèmes scolaires des garçons revient, pour ce courant de pensée, à « fabriquer un problème ». Pourtant, nous dit notre collègue, nous n'avons pas d'autre choix que d'apprendre aux garçons à explorer et exprimer tout leur potentiel humain, à quitter la camisole de force de la masculinité traditionnelle¹⁷. Le bilan de la recherche-action menée auprès de 473 élèves pour favoriser leur intégration scolaire et

15. G. Rondeau (sous la direction de), *Les hommes : s'ouvrir à leurs réalités et répondre à leurs besoins*, rapport au ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec, 2004. On peut en lire une synthèse dans : G. Rondeau, « Les besoins des hommes ? », dans D. Welzer-Lang (sous la direction de), Y. Le Quentrec, M. Corbière, A. Meidani, S. Pioro, *Les hommes en changements*, actes du séminaire européen sur les résistances masculines aux changements (Toulouse, les 20 et 21 février 2004), Toulouse, Les Traboules, université Toulouse-Le Mirail, p. 19-24.

16. M. Chabot, *Chroniques masculines*, Québec, éd. Pantoute, 1981. G. Dulac, *Penser le masculin*, Montréal, INRS, Culture et société, 1994.

17. W.S. Pollack, *Real boys. Rescuing our Sons from the Myths of Boyhood*, New York, Random House, 1998.

la réussite aux examens est éloquent. Associer des groupes de parole pour favoriser l'entraide, la formation des enseignant(e)s, du tutorat individualisé et de la communication pour valoriser les nouvelles pratiques masculines, facilite des comportements masculins différents, moins axés sur les valeurs viriles de concurrence. Bref, il faut aussi genrer l'intervention sociale auprès des garçons. Quitter cette forme particulière d'androcentrisme qui nous fait réduire les questions que posent les stéréotypes de genre aux seules filles.

Thomas Guenichon nous propose quant à lui de genrer le regard sur le traitement social contemporain de la déviance, de prendre en compte l'identité virile en prison – composée de 96,6 % d'hommes. La figure-type du détenu qu'il dégage des statistiques récentes ne peut que nous interroger sur le sens de cette institution, autre segment de la maison-des-hommes, chargée d'obtenir « la pénitence » de certains hommes. La prison est une institution totale qui s'adresse prioritairement aux hommes pauvres, et parmi ceux-ci aux hommes les moins dotés en capital culturel. La détention, nous dit Thomas Guenichon, renforce une identité virile, voire viriliste, dont la violence est l'un des modes de production et d'actualisation central. Sylvie Ayrat (nous) pose dans son article des questions (presque) simples en explorant une donnée asymétrique invisibilisée : pourquoi ce sont les garçons qui composent la majorité des élèves punis dans les collèges (taux moyen 79,9 %) ? Pourquoi le sont-ils principalement par des femmes ? Puis, elle montre comment, à l'opposé du sens commun, ces sanctions sont des faire-valoir pour ces garçons, comment elles renforcent les jeunes mâles dans leurs certitudes viriles et homophobes (notamment la volonté de se distinguer des femmes et des hommes féminins). La sanction est un « opérateur asymétrique de genre », nous dit-elle. Le système des sanctions, notamment pour indiscipline ou insolence, participe, par effet de réflexivité et de façon perverse, à la reproduction d'une société dominée par les valeurs viriles. Son texte fait écho à celui de Thomas Guenichon sur la prison comme partie prenante de la maison-des-hommes, et à celui de Gilles Tremblay, qui a essayé avec son équipe de mettre en place des pédagogies alternatives à la violence.

Françoise Hopker-Azemar évoque un autre effet de la socialisation masculine : le vécu traumatique de la stérilité des hommes – repli sur soi, culpabilité, honte, secret ; secret pour soi et secret demandé à sa compagne. Infertilité ou stérilité sont, pour les hommes qui consultent, assimilés à l'impuissance, une offense à la Sainte Virilité¹⁸. Parfois même, cela ouvre sur une crise identitaire, et un questionnement sur l'avenir de leur couple. À la différence des femmes, l'improductivité des hommes, reconnue et médicalisée assez

18. E. Reynaud, *La Sainte Virilité*, Paris, Syros, 1981.

récemment, est peu évoquée dans la société. On retrouve ici les difficultés qu'ont rencontrées les quelques hommes qui ont voulu promouvoir une contraception masculine¹⁹, ceux qui depuis le XX^e siècle, notamment parmi les libertaires, se sont battus pour la vasectomie. Quant à Nadège Séverac, dont la contribution clôt cet ouvrage, elle aborde la question du traitement des hommes violents, ou plutôt des effets sur ces hommes de leur suivi dans les structures publiques récemment mises en place en France. Elle découvre que ce sont majoritairement des hommes appartenant à des milieux sociaux très modestes, et pour la plupart issus de l'immigration nord-africaine. Violences conjugales ou non, justice et prison s'adressent d'abord aux pauvres. Pour autant, son récit du vécu de ces hommes s'éloigne des évaluations traditionnelles des centres pour hommes violents réalisées à l'étranger²⁰. L'article décrit finement les effets des lois récentes sur l'éloignement obligatoire du conjoint, le sentiment de vide que ce dernier ressent, cette impression de « fin du monde », la crainte d'une dérive sans fin, voire « l'idée d'en finir ». Ne s'en pose pas moins la question du modèle d'intervention. Comment allier dans un traitement social l'indispensable interdit qui marque une limite enjoignant à changer, et la nécessaire reconstruction pour ces hommes qui, comme le rappelle notre collègue, vivent encore généralement avec leur compagne violentée ? Comment les aider à quitter le « déni » de la violence exercée, les faire accéder à une conscience morale véritable, une confiance en soi suffisante pour s'autoriser des failles afin de nouer des liens en forme d'attaches sensibles, permettant de partager du bien et pas seulement une lutte pour se défendre du mal ?

L'ensemble de ces articles sur l'intervention sociale auprès des hommes, qu'elle se reconnaisse ainsi de manière volontaire ou que cette spécificité soit occultée comme en prison, interrogent bien évidemment ce sous-champ des études actuelles, ou à faire, sur les masculinités. Combien de décennies faudra-t-il encore attendre pour que le travail social, l'action socioculturelle, les sciences sociales, et plus globalement l'ensemble de nos sociétés acceptent de s'adresser spécifiquement aux hommes, aux garçons ?

Les travaux qui refusent l'androcentrisme – ce qui a constitué une véritable rupture épistémologique dans les sciences sociales et humaines – ont encore beaucoup de domaines à investir, y compris du côté des masculinités. Ce livre en présente quelques-uns. Les sciences de la nature, et ce dès le XVIII^e siècle, ont focalisé leurs orientations sur la différence des sexes et la supériorité mâle.

19. *Contraception masculine-paternité*, revue de l'Association pour la recherche et le développement de la contraception masculine (ARDECOM), n° 1, février 1980, et n° 2, novembre 1980.

20. D. Welzer-Lang, *Les hommes violents*, Paris, Lierre et Coudrier, 1991 ; réédité en 2005, Paris, Petite bibliothèque Payot.